



**DOMINIQUE BOURQUIN**  
COMÉDIENNE

# MADAME ITALIA

DE ET PAR DOMINIQUE BOURQUIN, D'APRÈS INTERVIEW

*Une femme italienne d'environ 65 ans est assise à la table de son salon une tasse à la main, un grand miroir derrière elle. Sur une plaque électrique, une cafetière est en train de chauffer. Une fois prêt, elle se sert une tasse et en offre au public.*

Pour dire... j'ai commencé à travailler, c'était en 65. C'était tout à la main, donc, chez Leclanché, le fusillage, tout, ça partait de la tige du charbon, après y avait un mélange des acides que ça se faisait dans un autre département, moi, je me rappelle, j'étais au montage. Y avait un élément qui était positif et négatif, puis encore un autre élément, il fallait le monter dans un boîtier... on fabriquait des piles pour les radios ou la sonnette de la porte. Y en avait beaucoup de piles. De la petite jusqu'à la grande. C'est vrai que c'était tout à la main, puis après, c'était à la chaîne, et puis quand j'ai quitté, c'était tout des robots. Et puis maintenant, y a plus rien. J'ai quitté en 95.

Quand j'arrive à Yverdon, je pense rien d'Yverdon. Quand je pense à Yverdon, la première fois, je pense que je dois accepter d'être là parce que je m'avais marié et puis on était venus là pour s'installer. Les premiers temps, on a dû partager l'appartement avec quelqu'un d'autre, oui, oui. C'était à la rue des Moulins, juste un peu plus loin que le café de l'Isle vers le Rex. Mais pour dire, je me suis dit que je dois accepter où je suis, parce que je dois mener une vie, je pouvais pas revenir en arrière, je pouvais pas retourner chez mes parents. Lui n'avait pas de sources non plus là-bas. Alors. C'est pas comme maintenant, on n'est pas content, et hop, je pars! Chaque semaine je recevais un courrier de la police et, si je n'avais pas trouvé de travail, fallait partir au bout de trois mois. Même si mon mari avait un travail fixe, hein. Je me suis adaptée.

C'était pas un sacrifice, non!

À Yverdon? Parce que mon mari avait un travail à Yverdon. Il était saisonnier, puis il a eu un contrat annuel chez Hermès. Y avait une demande, y venaient nous chercher. Par exemple, au village, y sont venus nous chercher. Quand mon mari est arrivé, on lui a donné une chambre, il ne mangeait pas beaucoup, il mangeait à midi. C'était chez des paysans, mais ça lui plaisait pas. Il y avait toujours des pommes de terre au lait que ça le faisait vomir. Ils étaient pas tous comme ça, mais tous les vendredis les paysans tuaient le lapin pour le dimanche. Et puis quand ils le mangeaient, ils envoyaient mon mari couper du bois et ils le mangeaient tout seuls. Alors, il connaissait des gens à Yverdon, alors il est venu à Yverdon. Fallait fermer les oreilles. Moi j'enlève ça de la tête. Je veux pas garder des choses mauvaises. Les gens qui parlent mal et tout ça, c'est des gens qui vont pas bien.

La route? Y avait pas de route, près du lac. On revient en 64, c'est après qu'ils ont fait la route; c'était petit, l'appartement. Y avait une route où passaient les chars. Quand y pleuvait, c'était la saleté. Non, y avait pas d'éclairage public. À la rue du Four, à la rue du Milieu, là, y avait de la lumière. Mais ça a été fait tout de suite après. En 65, 66, comme ça. D'abord, j'ai travaillé à la Placette, le 1<sup>er</sup> magasin, je faisais la cuisine, et tous les gens me disaient: «Mais tu gagnes pas assez!» Moi j'étais bien à Manor, c'était pas l'usine, c'était quelque chose, familial, comme ça. J'allais toujours demander comment on appelle ça, pour apprendre, parce que y a une chose que je regrette beaucoup, c'est de ne pas avoir été à l'école pour apprendre le français et tout. Ouh la la, je regrette beaucoup parce que c'est très important, je peux pas écrire une lettre en français, c'est pas facile. Je gagnais 400 francs et puis y fallait payer l'A.V.S. et mon mari y gagnait pas beaucoup plus, y gagnait 600 francs chez Hermès en 64. Après, on a eu les enfants. Toujours aux Moulins, on était au n°2 aussi. J'avais 20 ans en 65. Très jeune, faut accepter tout, les rôles de la vie. Je venais d'une grande famille, 12 enfants. Y me manquait ma famille, heureusement j'avais ma sœur ici. C'est vrai, ça manque! Y me manquaient mes parents.

Dans le café, comment y s'appelait ce café? Y avait un écriteau, c'était marqué que c'était interdit d'entrer aux chiens et aux Italiens. C'était marqué en gros. Où y avait la Grenette, à cet endroit-là. Bon, y avait partout, j'ai vu un reportage en France, c'était pas seulement ici. Mais, en tout cas, pas un étranger n'est entré à la Grenette.

J'ai déjà dit, on partageait l'appartement avec un autre couple, y fallait passer par leur chambre pour aller aux toilettes, alors on voulait pas et on passait par la fenêtre, mais c'était pas haut. Mais, j'en ai vu des pires: c'était au Valentin, j'allais voir une femme qui allait accoucher, c'était dans des caves. Vous savez à l'époque y avait les vaches qui vivaient là dedans. Nous, ça allait, c'était bien l'appartement, il était sec. Y en avaient qui avaient pas d'eau, ils allaient au canal pour se laver. On avait de la place. Non, y avait pas d'agents immobiliers. C'était des propriétaires qui louaient ça. Mais, ça a pas duré longtemps, après y a eu des constructions. Quand on est allés près du lac, à la rue du Général-Guisan... La dame elle voulait partir, alors elle était contente d'avoir trouvé quelqu'un. Mon mari est allé à la gérance. Le gérant lui a dit qu'il voulait d'abord voir s'il ne trouvait pas une famille suisse... alors, mon mari, il lui a dit: «parce que notre argent, il est différent que celui d'une famille suisse?» On n'a pas eu l'appartement. On a eu celui-ci parce que quelqu'un partait, mais on a dû racheter les meubles.

J'ai eu beaucoup d'amitié avec des Suisses, ma foi, vous savez, si on accueille bien quelqu'un, on est bien accueilli aussi. Moi, avec ceux que je travaille, j'étais bien accueillie. Mais ceux qui travaillaient, c'était comme nous. Chez Leclanché, c'était l'ambiance familiale aussi, c'est vrai y en a toujours des gens moins agressifs que des autres. À Noël, on faisait une grande table pour fêter, mais y en

avait qui se parlaient pas. Pour des jalousies de boulot. C'est vrai, il faut la bonne ambiance, y a des chefs qui comprenaient pas ça et qui faisaient tout pour qu'il y ait la guerre. Le dernier chef que j'ai eu, il était comme ça. Un vieux paysan qui montait les gens les uns contre les autres. C'était pas le grand chef. Un chef doit faire des cours psychologiquement: chaque personne est différente de l'autre. Mais, c'était pas lui qui apprenait aux gens, on m'appelait moi. J'aurais jamais cru que les gens puissent être jaloux du travail. Mais faut combattre tous les jours. C'était dur parce que j'étais pas reconnue.

Des fois, je fais des cauchemars que je n'arrive pas à faire mon travail, alors que je suis à la retraite et que je l'ai fait pendant 30 ans. C'est fou, hein? Y avait beaucoup de pression. Y a une assurance qu'on devait payer qui devait compenser le travail qu'on aurait fait mal. Eh bien, y a une dame qui était très nerveuse et qui a fait faux, on lui a enlevé sa prime. Mais on était assuré. C'était un travail, qu'on faisait pour l'armée, on devait emballer... toutes les qualités de batteries. Cette dame avait fait une toute petite faute, c'était rien. On lui a tout fait déballer. Elle a dû payer.

Mon mari chez Hermès. Hermès fabriquait des machines à écrire. Il travaillait au polissage des pièces qui devaient passer au nickel. Y avait 4 rubans qui passaient... et puis, il est devenu spécialiste, mais la paie n'a pas bougé! On avait un chef qui nous a pourri la vie pendant 10 ans. On aurait dû aller tous ensemble dans le bureau de la direction. On l'a pas fait parce qu'on savait qu'on ne gagnerait pas. Il nous faisait faire les choses à l'envers. Bon, on a eu deux chefs formidables.

Pour l'autre, on avait peur, il pouvait nous envoyer ailleurs ou au secteur noir. «Au noir», on disait. On revenait tout noirs de charbon. C'était le charbon tout fin, il fallait les presser dans les presses pour faire des tiges. J'ai été 3 jours travailler là. «Au noir!» C'était sale. J'appelle le grand chef, j'y dis: «Ça va pas. J'ai pas été engagée pour travailler là, faut m'enlever de là.» Alors, ce monsieur, lui il avait la reconnaissance de toutes les choses que je faisais; il a appelé les autres, les électriciens, et il leur a dit de faire de tout pour m'enlever de là. C'était dégueulasse, c'était dégueulasse. On en avait plein le nez et moi je venais de me faire opérer de polypes dans le nez. Et puis, on m'a changée.

Une fois, je devais prendre des pièces qui pesaient 20 kg. C'était dur, alors j'ai dit à ce mauvais chef que j'avais déjà fait ce travail, mais on était deux. Il a dit: «Les autres l'ont fait, vous le ferez aussi.» J'ai appelé un mécanicien et le lui ai dit: «Si on faisait une glissière, ça serait plus facile.» Le mécanicien, tout de suite, il a fait le truc, et ce con de chef, il a gueulé et il a dit: «Madame, vous allez travailler ailleurs, je ne vous veux pas dans mon service!» Alors j'ai demandé à un autre de me faire travailler dans son atelier, et il a dit oui. Mais, le lendemain, ils ont installé la glissière... Maintenant, il va très mal! J'ai jamais vraiment dit les choses qui étaient mauvaises et, ça, ça pèse.

Une fois j'étais en congé maladie, et j'ai reçu une lettre avec un bel arrangement de fleurs. C'était du grand directeur. Il m'appelle et me demande ce que je voulais pour mes 25 ans d'entreprise, et me dit d'aller choisir quelque chose; alors, je suis allée à la bijouterie, et j'ai choisi un collier qui me plaisait. J'ai su le prix après... mais bon, il m'a dit de pas m'inquiéter que «le bijoutier lui ferait un prix». Alors, ça me fait un souvenir, c'est vrai pour toutes ces années de sacrifices! Après, il donnait un chèque: 1000 francs!

Chez Hermès, y avait les presses, ça faisait peur, c'était dangereux. On pouvait se couper les doigts. Y a eu beaucoup d'accidents. Mon mari, il y a travaillé, mais pas longtemps. Le syndicat! Ah oui, le syndicat! En 87-88, y avait la crise chez Hermès, et pis mon mari, il travaillait à 25% à cause de maladie. Et il reçoit une lettre de licenciement, alors je parle avec mes collègues, alors on me dit d'aller quand même au syndicat, alors je vais et on me dit à moi de téléphoner aux assurances et à Hermès, alors je dis: «Mais pourquoi mon mari il a payé toutes ces années le syndicat, il a toujours payé. C'est vous qui devez défendre les ouvriers.» Alors j'ai dit: «En tout cas vous ne m'envoyez plus la facture pour payer le syndicat.» Mon mari, il a eu une attaque cérébrale, il n'avait ni la tête pour faire ça, il était tout embrouillé, alors c'est moi qui ai dû faire ça. Après, y a eu les prud'hommes, ils ont dit qu'ils devaient payer. Y a personne qui vous défend.

On était payé à la pièce. Les bureaux de Paillard, ils étaient là-bas, mais on voyait jamais le patron. Il était sur une espèce de podium, dans un fauteuil, et puis nous on était en bas. Et il fallait rien dire. Il disait qu'il voulait rien entendre. Y avait 3'000 personnes, et puis, après, ils ont fait des machines, et ils ont licencié. Mon mari a été un des derniers. C'est du tabou, fallait tout se taire. Encore aujourd'hui. Une fois, j'ai vu une pièce de théâtre au théâtre du Pommier à Neuchâtel? Non pas «les Brigades Rouges», «le Festin»? C'était tout à fait comme ça!

En le parlant comme ça, c'est facile, mais quand t'es dedans. La seule chose qu'il a bien fait le dernier directeur: y avait 2 caisses de retraite, une pour les cadres pis une pour les ouvriers. Pis les ouvriers, on avait pas grand-chose, je te garantis, eh bien, le directeur il a dit: «Mais qui fait gagner l'entreprise? C'est tous ces ouvriers», et il a fait changer la caisse de retraite. Et là, je me trouve bien en touchant la caisse de retraite...

On était traumatisés par les initiatives de Schwarzenbach. Mon fils, ça l'a marqué: on te dit qu'on va voter et pis que demain tu seras peut-être pas là. Pis y en a eu deux. C'était comme ça. Mais malgré tout, moi, en Suisse, je me suis trouvée bien. Ça fait 43 ans qu'on est là et pis, quand je vais en Italie, ça me manque la Suisse. C'était pas un choix, mais on s'est adapté. C'est comme ça, c'est la vie. Elle est passée. Faut accepter. Eh bien ça m'a fait du bien de vous raconter tout ça, merci d'avoir passé!